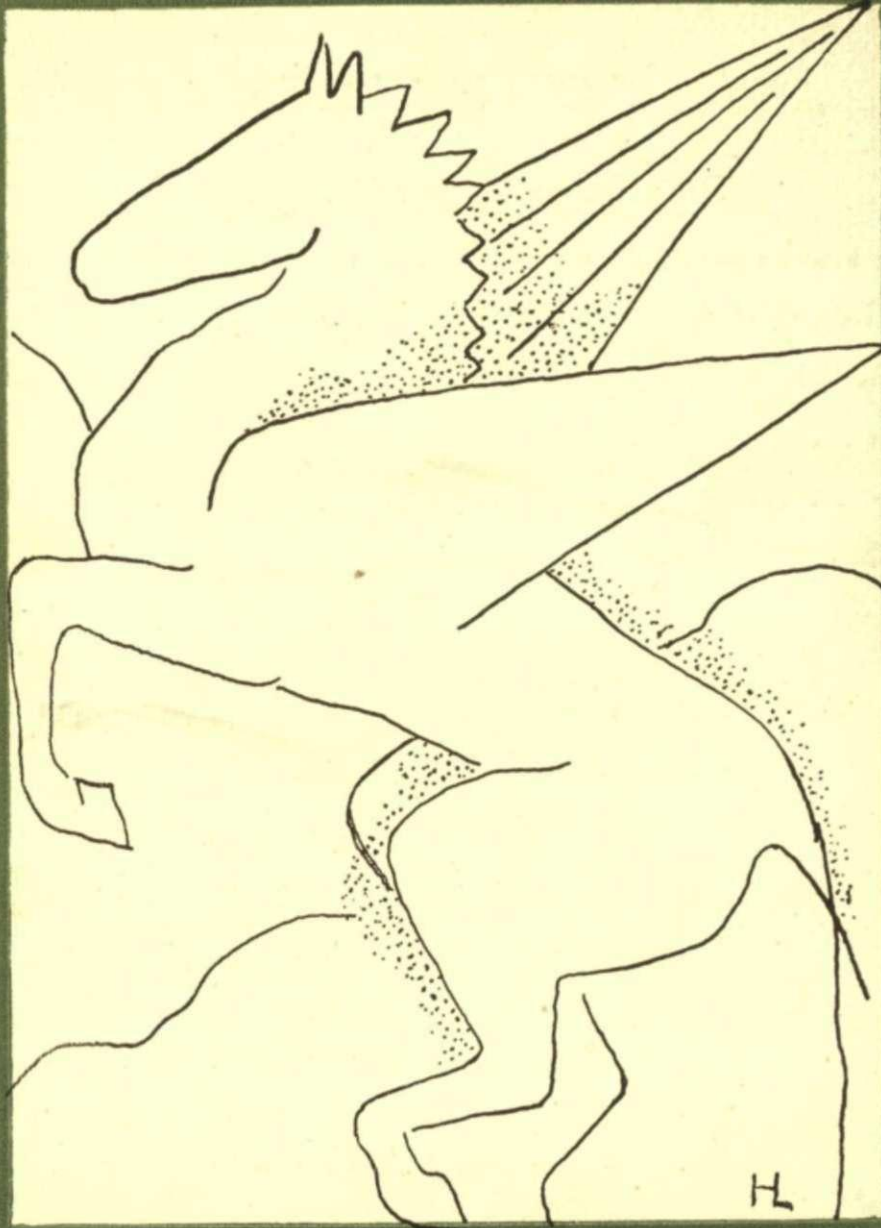


LE VOYAGE EN GRÈCE



CAHIERS PÉRIODIQUES

PARIS

LE VOYAGE EN GRÈCE

C A H I E R S P É R I O D I Q U E S

Édités par H. JOANNIDÈS

SOMMAIRE

Dessin de la couverture par Henri Laurens.

- J'aurai filé tous les nœuds de mon destin *Pierre Reverdy.*
Point d'arrivée, point de départ *Maurice Raynal.*
A l'aube de l'Hellas *Daniel Rops.*
Les Grèces *Jean Cassou.*
Théophilos *Le Corbusier.*
Note sur les arbres. *E. Tériade.*
Dernière Olympique *Marguerite Yourcenar.*
Lettre inédite *Louis Ménard.*
(Communiquée par Charles Martyne)
La statue abandonnée *Roger Vitrac.*
Colonnes de la Grâce *René Schwob.*
Musique grecque musique mâle *André Cœuroy.*

*Documents photographiques : Elie Lotar,
Amédée Ozenfant, Raymond Raynal*

Réalisation artistique de E. Tériade

N° 4

5 Frs

LE VOYAGE EN GRÈCE, 4, RUE DE L'ÉCHELLE, PARIS-I^{er}

TÉLÉPHONE : OPÉRA 61-21

LE VOYAGE EN GRÈCE

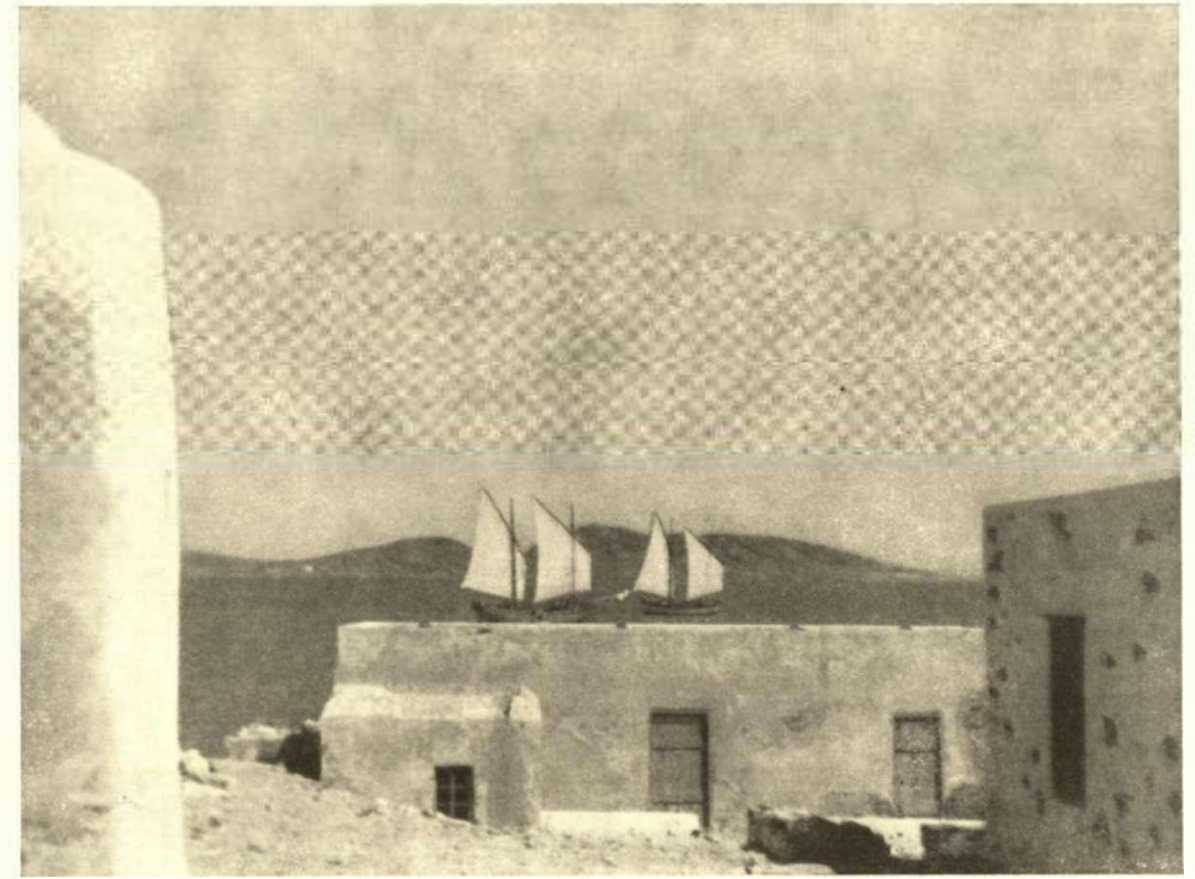


PRINTEMPS 1936



NIKÉ AILÉE DÉTACHANT SA SANDALE (MUSÉE DE L'ACROPOLE)

Ph. Elie Lotar

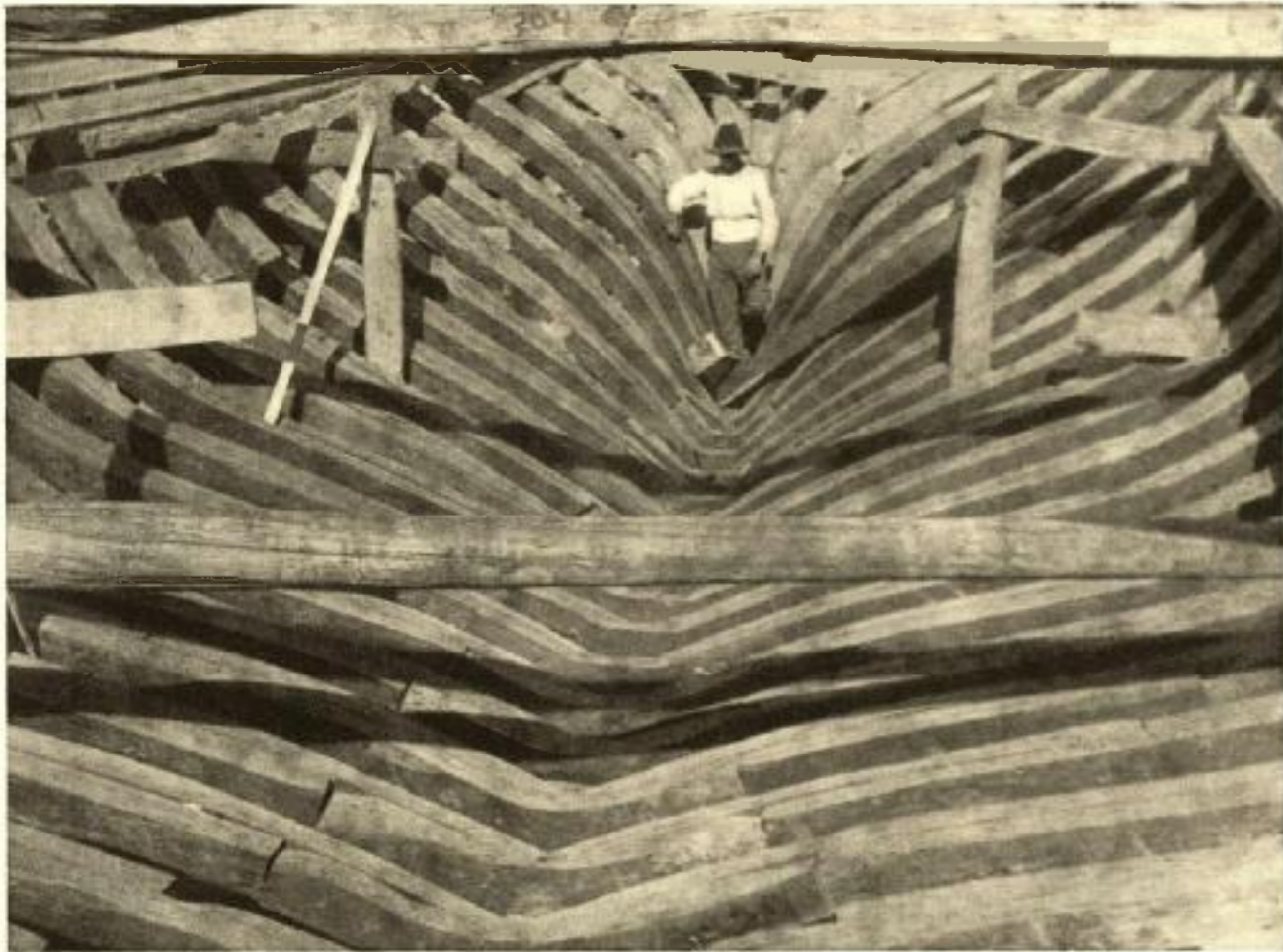


Ph. Elie Lotar

J'aurai filé tous les nœuds de mon destin d'un trait, sans une escale ; le cœur rempli de récits de voyages, le pied toujours posé sur le tremplin flexible des passerelles du départ et l'esprit trop prudent surveillant sans cesse les écueils. Prisonnier entre les arêtes précises du paysage et les anneaux des jours, rivé à la même chaîne de rochers, tendue pour maîtriser les frénésies subites de la mer, j'aurai suivi dans le bouillonnement furieux de leur sillage, tous les bateaux chargés qui sont partis sans moi. Hostile au mouvement qui va en sens inverse de la terre et, insensiblement, nous écarte du bord ; regardant, le dos tourné à tous ces fronts murés, à ces yeux sans éclat, à ces lèvres cicatrisées et sans murmures, par dessus les aiguilles enchevêtrées du port qui, les jours de grand vent, du fil de l'horizon, tissent la voile

des nuages. En attendant un autre tour. En attendant que se décident les amarres ; quand la raison ne tient plus à la rime ; quand le sort est remis au seul gré du hasard. Jusqu'au jour où j'aurai pu enfin prendre le large sur un de ces navires de couleur, sans équipage, qui vont, en louvoyant, mordre de phare en phare comme des poissons attirés par la mouche mordorée du pêcheur. Courir sous la nuit aimantée, sans une étoile, dans le gémissement du vent et le halètement harassé de la meute des vagues pour, lorsqu'émerge enfin, des profondeurs de l'horizon sévère, le fronton limpide du matin, aborder, au signal du levant, l'éclatant rivage de la Grèce dans l'élan sans heurt des flots dociles, frémissant de plaisir parmi les doigts de cette large main posée en souveraine sur la mer.

PIERRE REVERDY.



CONSTRUCTION D'UN VOILIER

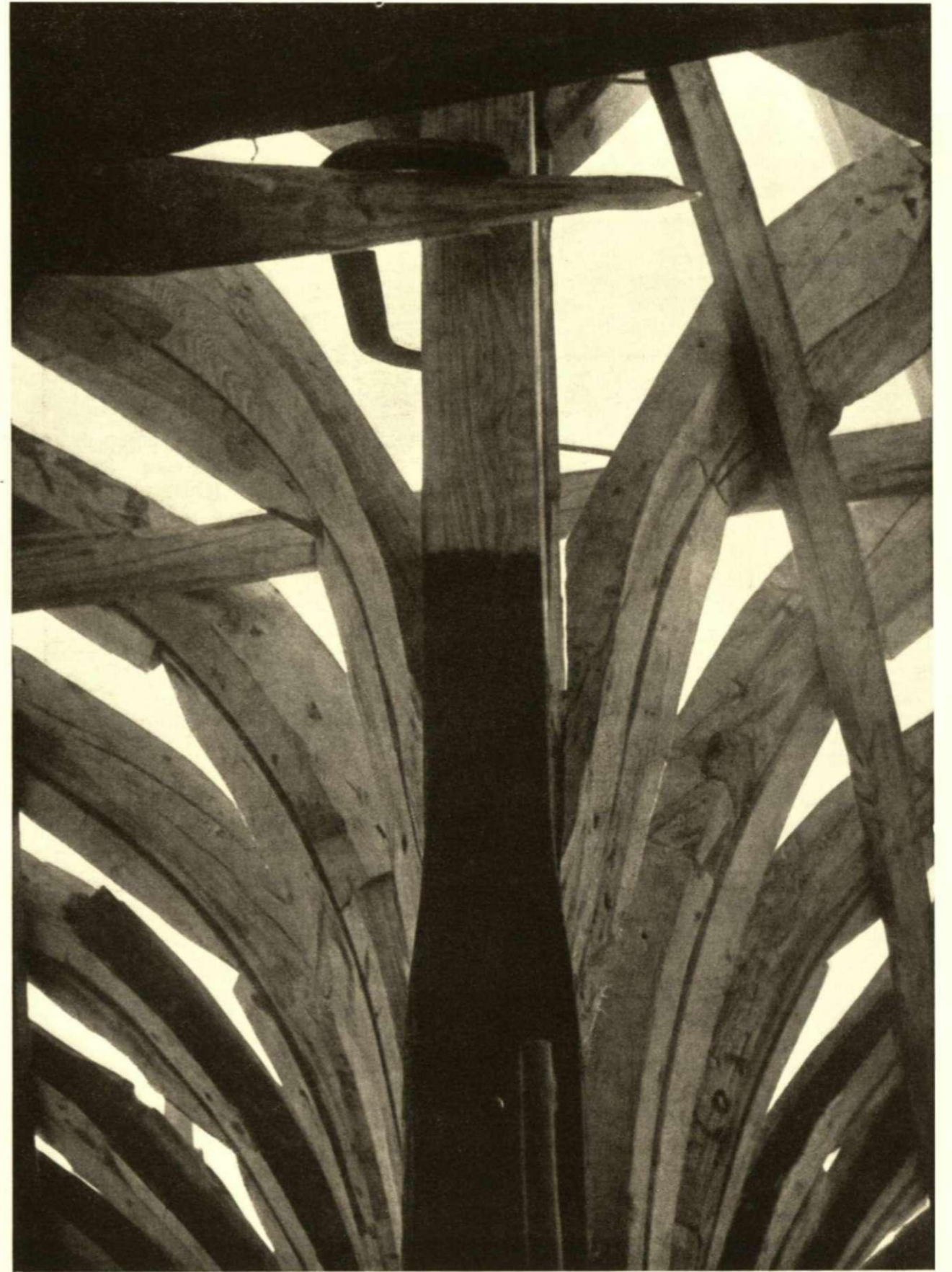
Ph. Elie Lotar

Point d'arrivée... Point de départ...

PAR MAURICE RAYNAL

Hellade ! Véritable alpha et oméga de tout. La flèche, l'angle aigu de l'A, et le golfe, le port bien abrité de l'Ω. Hellade, gare régulatrice du voyage circulaire de la sensibilité. Considérez la carte. Toute la terre hellénique se répand dans la mer. Elle multiplie ses raisons de partir à la découverte en myriades de presque îles qui s'allongent et s'amenuisent. Elle s'éloigne, se tend à en craquer, mais ne se détache pas d'elle-même. Les îles sont des sentinelles qui gardent la liaison. Et tous ses efforts de dispersion réussissent à multiplier les anfractuosités, les golfes et les baies. Les mains crispées pour prendre sont au bout de bras qui s'ouvrent. La destinée a posé l'Hellade au bord de la mer comme un poulpe dont le corps reste solidement adossé au mur du sep-

tentrion mais dont les tentacules, éternellement, contrôlent tout ce qui passe d'Orient en Occident. Navire posé à fleur d'eau, en perpétuelle instance de départ. Frémissement d'inquiétude pour l'établissement de la perfection la plus durable. Toutes les barques de la Grèce sont construites pour refaire le voyage d'Ulysse. Le lumineux squelette de celle que vous voyez ici a la grâce d'une palme, ses angles ont la mesure suave des frontons. Elle partira pour des voyages à travers toutes les lumières paradoxales et artificielles pour découvrir la lumière réelle, celle où l'ombre est impossible. A travers tout ce qui pourrait être et n'a jamais été elle découvrira ce qui est. Miraculeuse Hellade qui pourrait dire : « Je suis Celle qui suis ».



CONSTRUCTION D'UN VOILIER

Ph. Elie Lotar

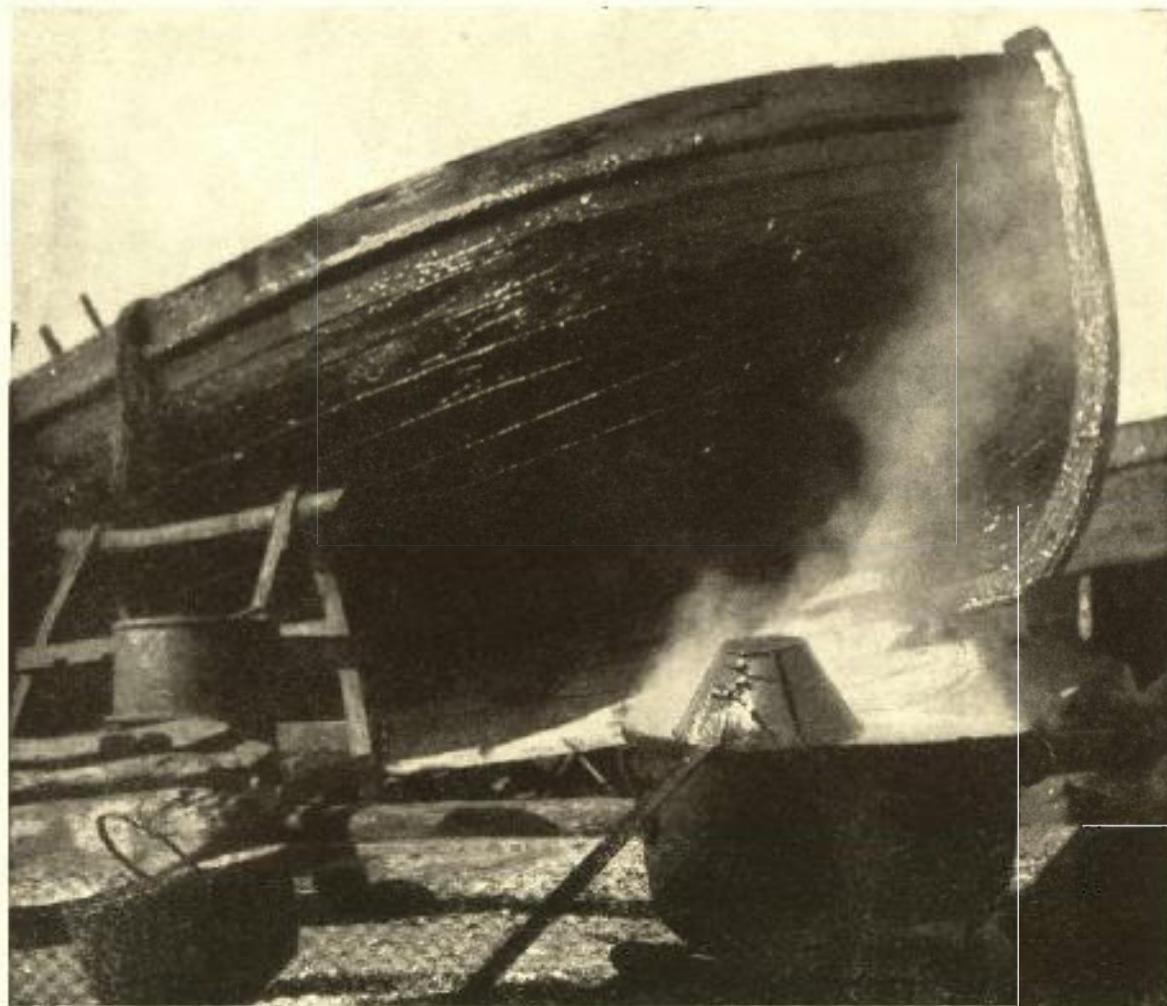


Photo Elie Lotar

A L'AUBE DE L'HELLAS

PAR DANIEL-ROPS

L'histoire est peut-être, puisque Paul Valéry nous en persuade, un bien dangereux ingrédient politique, mais c'est un élément puissant de poésie. Il y a, dans les perspectives qu'elle ouvre devant nous, quelque chose de fascinant et de mystérieux : cette continuité du corps de l'humanité, ce lien secret qui défie les siècles, aussi étranges que la continuité de notre corps, au cours des ans. Ce n'est point la seule curiosité qui nous pousse aux lieux où se déroulent des événements qui comptèrent, aux yeux des hommes. Ce ne sont pas seulement des mythes que nous allons saisir par leurs ailes légères sur les ruines de Troie, dans la baie prestigieuse d'Ithaque, au nid d'aigle de Mycènes, à Palaio Castrizza royaume d'Alkinoos, au bord écumeux de l'aboyeuse Skylla. C'est autre chose, et ceux-là réduisent singulièrement le prestige des grandes histoires qui les ramènent au seul rang des fables.

Le mérite supérieur de Victor Bérard, si tels détails mêmes de son immense ouvrage peuvent se discuter, est d'avoir relié le mythe au

réel, et, à l'incantation du poème, ajouté le vertige de l'histoire. Je sais, comme tout autre, goûter le charme de la fable grecque, son imagination, sa pétulance et son sens de la vie ; mais quelque chose me touche davantage quand j'en devine les racines, ce par quoi elle plonge dans le terreau éternel de l'humain. Bien loin de penser que nous ayons perdu de la poésie à discerner les réalités historiques sur quoi repose l'Épopée homérique, j'y entends désormais de nouvelles résonances. Il ne s'agit pas seulement de beaux contes sortis des imaginations fertiles ; c'est tout un drame que j'aperçois, orchestré en grands motifs et abondant en épisodes pathétiques.

A l'arrière plan, c'est la Crète, sa civilisation subtile, si proche de la nôtre, par son raffinement, l'exquise délicatesse de ses bijoux, la finesse spirituelle de ses femmes, son commerce méthodique, sa paix — qui valait mieux que la nôtre. Puis c'est tout le mystère des grandes masses aryennes, poussant, par vagues, des plaines où tremble le bouleau blanc, vers la mer éclatante, leurs hommes menaçants.

Les Achéens arrivent. Ils se soumettent d'abord aux influences égéennes et crétoises ; peu à peu s'en délivrent. Et la guerre de Troie apparaît alors comme un épisode (nous en connaissons d'autres maintenant par les tablettes Hittites) de leurs conquêtes ambitieuses. Cependant que grandit comme une ombre du soir la menace dorienne, armée du fer et du cheval de guerre, qui s'abattra sur toute la péninsule et plongera tout dans un sommeil de trois cents ans.

N'y a-t-il pas, à intégrer le roman homérique dans ces événements, quelque chose de plus riche, de plus émouvant, qui passe la fable ? C'est alors que nous sentons mieux ce qu'il y a de rare et de vraiment génial dans le témoignage du poète. C'est en replaçant l'Épopée dans son cadre historique, en en situant sa rédaction vers le IX^e siècle avant notre ère, et les faits qu'il narre vers le XII^e siècle, que nous en admirons pleinement l'éternité. Par delà le Moyen âge dorien, obscur et sévère, si mal connu, dans cette période que tant de troubles, d'invasions, de déportations, de massacres, ont marquée, fleurit un témoignage si durable qu'il nous touche encore aujourd'hui par sa beauté, par son humanité.

Par sa beauté. Il y aurait indécence à insister. Il suffit d'ouvrir tels passages — peut-être plus encore dans l'*Odyssee* que dans l'*Illiade* où, un peu trop souvent, *dormitat poetas*, — pour en recevoir une si évidente impression de beauté que le lecteur le plus rustique ou le plus puéril y est sensible. Les jeux chez Alkinoos, la fuite devant les sirènes, la visite à Eumée, et combien d'autres, auxquels un auditoire d'enfants, par exemple, est immédiatement accessible. De combien de chefs-d'œuvre pouvons-nous assurer que trente siècles les laisseront si dispos pour la joie des hommes ?

Mais il ne s'agit pas seulement de beauté, d'humanité aussi et peut-être davantage. Telles coutumes peuvent nous être bien étrangères : il y a quelque chose qui, intérieurement, marque secrète du génie qui atteint à l'universel, nous touche toujours. Je n'ai donc garde de ne voir, comme certains, dans l'Épopée, que la fable ou que le document : ce que j'y aime est bien autre chose, un témoignage sur le fond éternel de l'humanité. Il faudrait multiplier les citations.

Est-ce la peine ? Toute cette expérience homérique est si bien passée dans le sang même de notre civilisation par les Grecs, par les Latins, par nos classiques, que nous n'observons presque plus combien il est miraculeux de la trouver si proche de nous.

Qui de nous ne ressent pas quelque chose de notre amour pour la patrie, quand Ulysse déclare à Calypso qu'il préfère demeurer mortel, mais revoir sa petite île d'Ithaque, rocher de porcs et de chèvres, qui est son pays ? Qui de nous ne découvre tout le sens de la fidélité, du dévouement, quand Eumée revoit son maître et lui jure de

l'aider à triompher des prétendants ? Et n'importe qui d'entre nous qui a aimé un animal fidèle ne peut manquer d'éprouver un sentiment de tendresse pour le bon chien Argo, le chien d'Ulysse, qui reconnaît son maître après les dix-neuf ans d'absence, redresse un peu son vieux corps épuisé par l'âge, remue la queue et retombe, mort ?

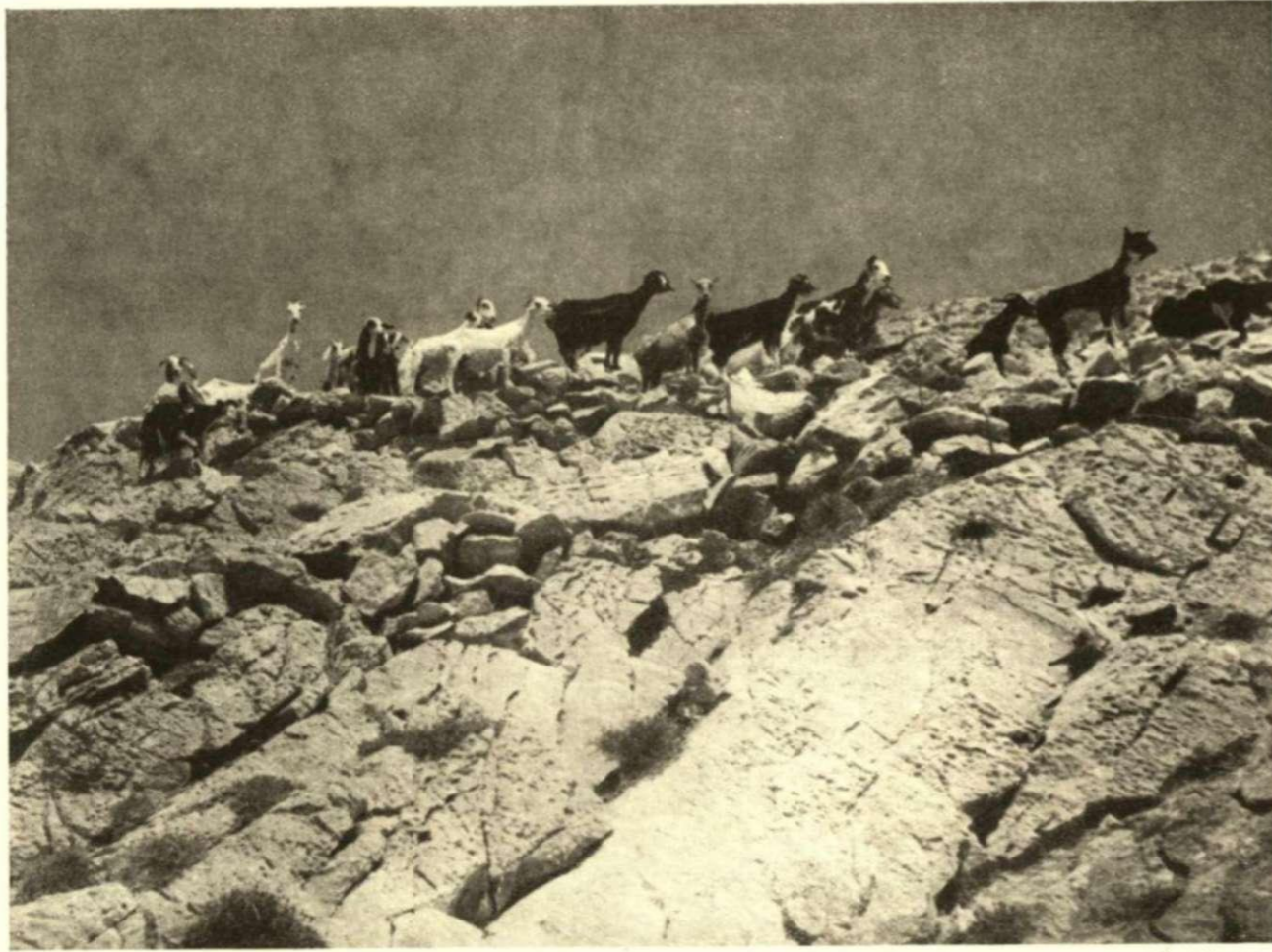
Et les femmes ? Comme elles sont proches des nôtres ! Il y aurait toute une galerie à composer, des femmes dans Homère et elle montrerait assez quelle connaissance profonde, minutieuse, possède le poète de « l'éternel féminin ». Stendhal n'a pas fait mieux. Rappelons-nous, dans l'*Illiade*, quand Hector est tué, Hélène vient pleurer devant son corps. Hélène, la première responsable. Et elle trouve ce mot, qui peint si merveilleusement la femme qu'elle est : « Il était le seul des mes beaux-frères qui ne m'eût jamais fait de reproches ! » Et dans l'*Odyssee*, rappelons-nous la scène avec Nausicaa, dessinée si finement, comme au bout du pinceau. La fille d'Alkinoos a recueilli Ulysse naufragé. Elle a d'ailleurs pris la précaution de ne pas rentrer en ville avec cet homme sur son char, pour ne pas se compromettre. Mais qui peut savoir ce qui se passe dans le cœur de jeunes filles ? Ulysse est beau, il est illustre : mais il est marié, il rentre au pays trouver une femme et un fils. Alors Nausicaa se résigne, mais au moment où Ulysse va repartir, elle s'arrange pour être seule avec lui, la mâtime, et lui dit seulement : « Tu t'en vas ?... J'espère que tu ne m'oublieras pas ».

Dans cette galerie deux figures assurément se détachent : Pénélope, la sage, la fidèle, l'héroïque, et Andromaque. Avec celle-ci nous touchons à un des sommets de l'humanité. Je ne sais rien, dans toute la littérature du monde, de plus poignant que ce passage où Hector, qui sait « qu'elle périra, Troie, la cité sainte, et Priam, et son peuple invincible », qui pressent sa mort prochaine, vient embrasser sa femme pour la dernière fois. Après trente siècles, le dialogue des époux nous bouleverse encore. Oublions-nous Andromaque ? « Elle souriait à travers ses larmes, et lui, qui en était touché, la caressait du bout de la main... ».

Ce que nous allons chercher, aux paysages illustres marqués par l'histoire et par les légendes immortelles, ce n'est pas la satisfaction d'une curiosité « touristique » et bousculée. C'est l'écho des cœurs humains qui y ont battu, au même rythme que les nôtres. Les blocs noirs de Mycènes ne sont pas beaux, mais ils portent encore la marque inoubliable des tragédies atrides, et s'il n'y a pas grand chose à voir dans les « champs où fut Troie », il restera toujours à retrouver, au bord de ces murailles vouées à l'archéologie, le sourire douloureux d'Andromaque, stoïque et retenant ses pleurs.



Ph. Elie Lotar



Ph. Elie Lotar

LES GRÈCES

PAR JEAN CASSOU

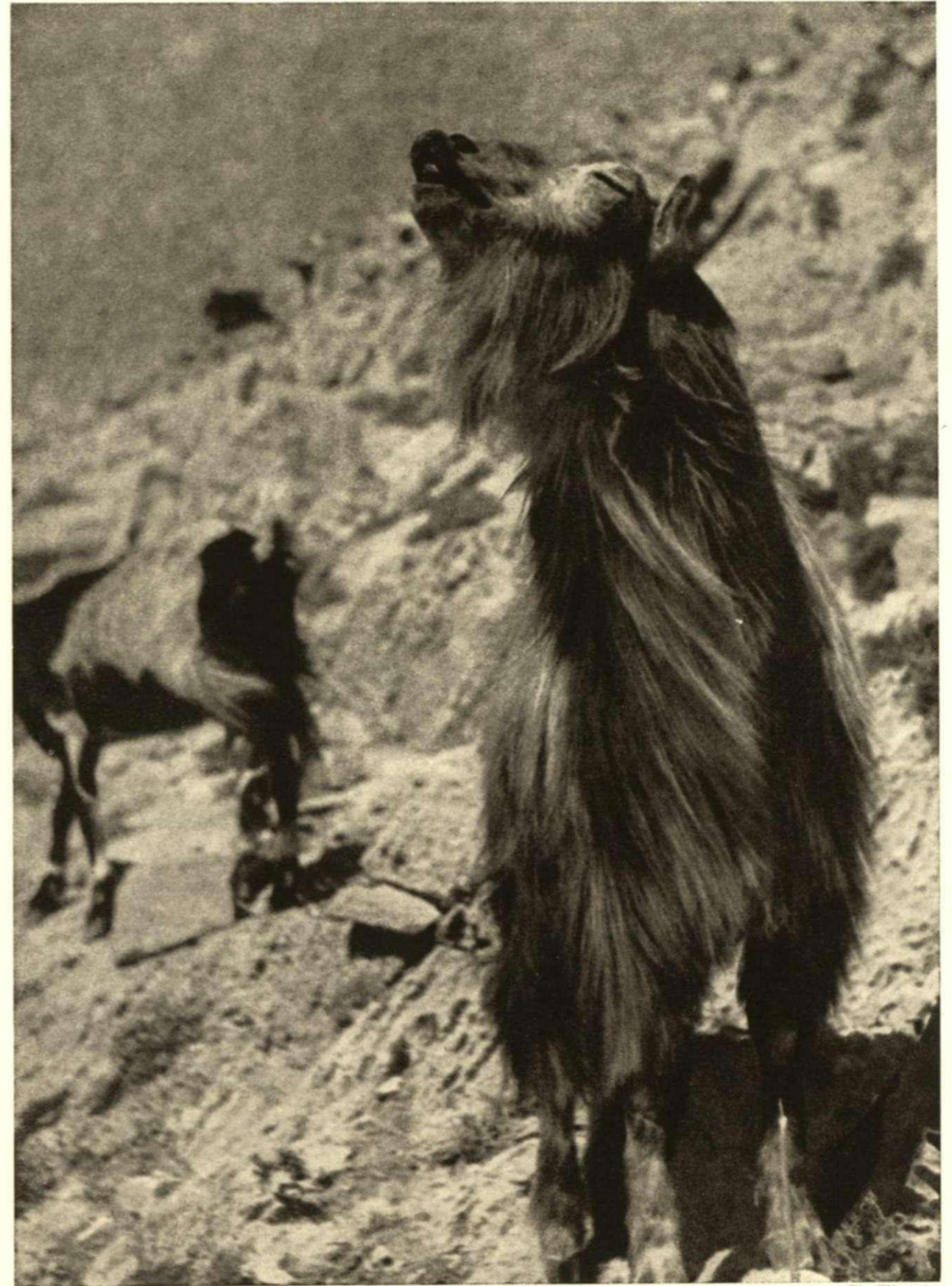
Autrefois on ne connaissait pas la Grèce puisqu'on n'en avait pas peur. Ou plutôt, nos pères avaient leur Grèce à eux, sereine, académique, décorative, toute pleine de dieux comiques et de guerriers bien-disants. Nous ne laissons pas d'éprouver, de temps à autre, à l'endroit de cette sorte de Grèce une cuisante nostalgie. Cela devait être agréable que de croire à ces histoires légères, galantes, superficielles, de vivre ainsi en la compagnie de gaillards solides, bien équipés pour les lettres comme pour l'amour et de ne retenir de leurs discours que ce qui pouvait contribuer à en faire admirer l'ordonnance, l'argutie, l'harmonie et le nombre.

Mais nous ne pouvons plus remonter à cette Grèce là. Nous avons goûté du fruit de la connaissance, nous sommes descendus aux profondeurs de l'Hadès. Nous savons la relativité des civilisations et que toutes, celle des Grèces archaïques, comme celle du siècle de Périclès, celle de Crète comme celle des Scythes ou celle des Bantous sont des explications de la mort. Il n'y a pas de « grands siècles » ni

de « siècles classiques » ni de « siècles d'or », installés comme des jardins au milieu des steppes de la barbarie et de l'effroi. Toutes les civilisations ont touché au grand problème, l'ont pénétré : Périclès, pas plus qu'Auguste ou Louis XIV, n'y peut rien.

Voici une autre Grèce, nietzschéenne et dionysiaque, une Grèce panique, ivre de bacchantes funèbres, une Grèce allemande et sociologique et que l'on ne peut plus parer de guirlandes courtoises et rhétoriciennes. Elle les secouera en agitant son thyrses, elle les rejettera de sa chevelure sanglante. Elle entre dans la ronde où nous voyons aujourd'hui toutes les races passées et présentes se précipiter, haletantes, pour célébrer les rites de la tribu et les joies frénétiques de la mort.

La Grèce est tragique. Toutes les civilisations sont tragiques. D'où vient donc cette rêverie de salon qui avait fait des antiquités grecques un si ravissant modèle du doux parler et du bien vivre? D'où vient cette illusion qui, sur la nudité de Kronos dévorant ses fils, avait



Ph. Elie Lotar



FRONTON D'HERAKLÈS, TRITON ET TRITOPATOR (MUSÉE DE L'ACROPOLE)

Ph. Elie Lothar

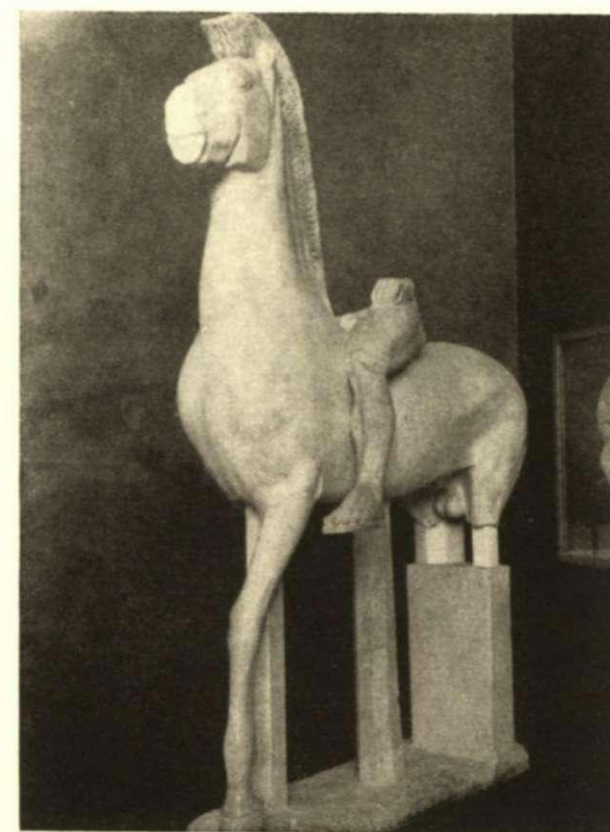
jeté un voile aussi chatoyant? Un appétit de repos, de bonheur, d'oubli, de perfection atteinte, d'effort satisfait nous pousse à imaginer ainsi, dans l'enchaînement des choses horribles, quelques instants d'oasis. Mais les choses horribles ne sont-elles qu'horribles?

L'inépuisable labyrinthe que ces Grèces, et quel vertigineux jeu de miroirs! Ces mythes terribles, ces déplorations de jeunes dieux déchiquetés, ces orgies souterraines, ces meurtres familiaux, sans doute représentent-ils à perpétuité la comédie mécanique des implacables destins auxquels n'échappe nul être né du ventre et du sang, nul individu de cette race d'ombres à quoi nous appartenons. Mais ils se peuvent aussi interpréter autrement, dans le sens du spiritualisme académique et de la résurrection dans une autre existence, car les Grèces ont tout prévu et tout inventé. Puis au-delà de cette interprétation, qui fit fortune, il en est une autre, réservée à une autre Grèce de rares initiés, qui place la résurrection sur la terre et

qui à l'axiome : « Il faut mourir » oppose celui-ci, étrange et difficile à bien comprendre : « Il faut renaître ».

Perséphone renaît parce qu'elle est descendue jusqu'au plus épouvantable d'elle-même. C'est la doctrine du : « Si le grain ne meurt... ». Doctrine secrète et qui nous découvre une Grèce plus cachée que toutes, celle de Gœthe. Doctrine qui met l'accent sur la succession des printemps vécus, acceptés, savourés, de printemps réels et non métaphoriques. De printemps concrets, ayant leur fin en eux-mêmes, sur cette planète et dans cette vie, au lieu d'apparaître comme de pâles images d'un imaginaire futur. Que celui qui a des oreilles entende! Les oracles parlent à travers la terre fendue et la vigne se couvre de transparents raisins sur ce sol grec, pierreux et humble, qui est bien avec le sol espagnol, l'un des plus émouvants, des plus dignes, des plus attendrissants du monde. Un sol qui a visage humain, les lèvres dessinées, les traits purs, les yeux clos.

J. C.



SCULPTURES ARCHAÏQUES DU MUSÉE DE L'ACROPOLE.

Ph. Elie Lothar



DÉLOS (STATUE DANS LA COUR DE LA MAISON DE CLÉOPATRE)

Ph. Ozonfant



MYCONOS

Ph. Ozonfant



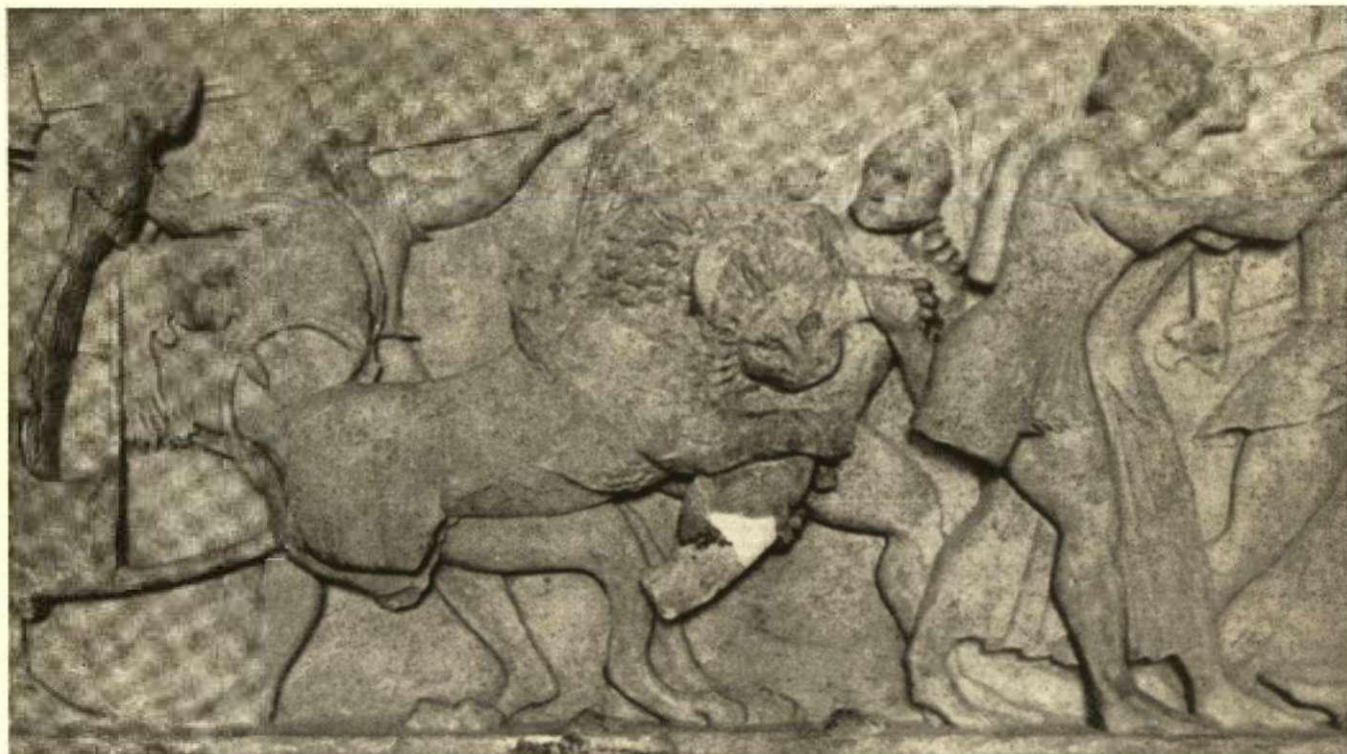
SANTORIN

Ph. Elle Lothar



NAXOS

Ph. Elle Lothar



FRISE DU TRÉSOR DES SIPHNÉENS A DELPHES (MUSÉE)

Ph. Elie Lotar

THEOPHILOS

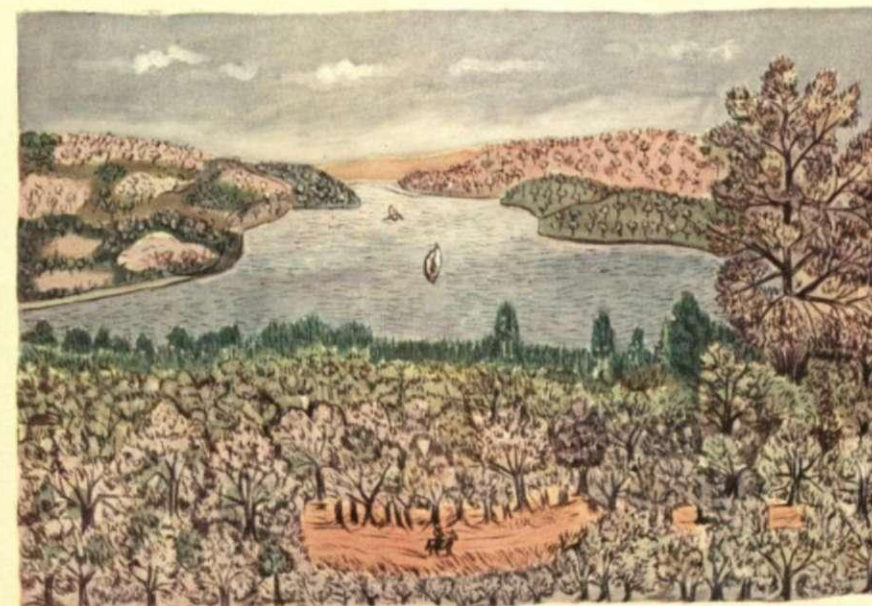
PAR LE CORBUSIER

Peintre natif du paysage grec et des mœurs coutumières. Le souvenir des guerres avec le Turc y est. Un type authentique de la Grèce tendre, claire et exempte d'artifice, vieille Grèce aujourd'hui encore présente partout hors les villes du « commerce et de l'industrie ». Ce paysage blond et Apollonien dans le ravissement de la lumière. Vrai. Vrai splendidement, radieusement, ingénument, naturellement. D'un coup on plonge dans l'authentique, l'indiscutable, le fait. Sa technique? Une écriture loyale, dessinée et colorée juste. Son lyrisme? La reposante certitude du permanent. Il allait à travers les campagnes, peindre des murs et des panneaux, dans les cafés, là où l'on se réunit parce que la compagnie est bonne. Il n'y a pas de faute chez lui, ni tour de force; c'est comme c'est.

Chaque fois que se rencontre un même cas (ils sont rares, exceptionnels) c'est la sensation d'une minute mathématique dans la confusion que les hommes apportent par leurs actes, si fréquemment irréfléchis ou maladroits, à la règle naturelle. Je veux dire par là que l'esprit critique est, ici, sans prise parce que l'œuvre n'est en réalité qu'une manifestation spontanée de la loi de nature; on ne conteste pas un silex ramassé au pied de la falaise de craie, une pigne parmi les aiguilles de la forêt. Au contraire on les examine dans une atmosphère

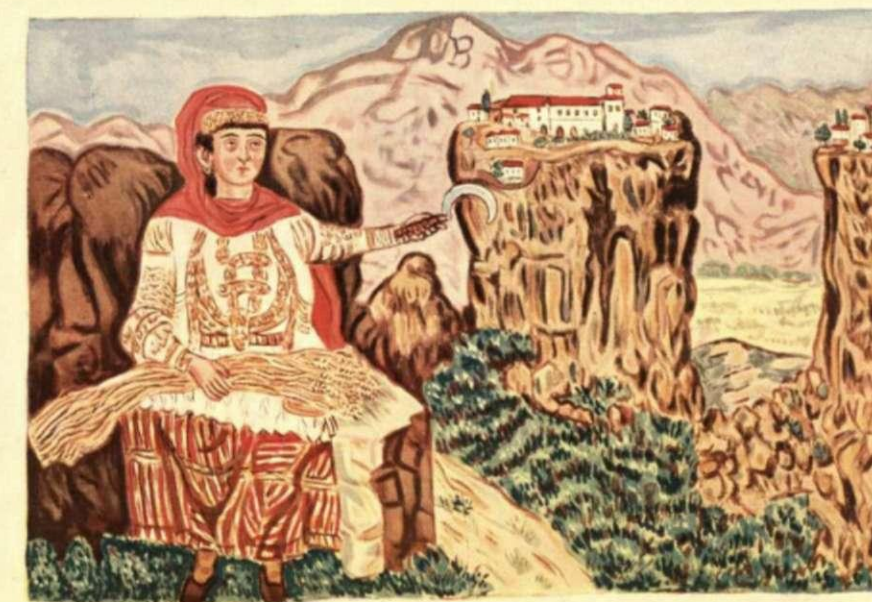
de sécurité, de certitude; la nature nous y raconte le mécanisme de sa loi et nous fait sentir, et non plus seulement pressentir l'harmonie, — cette harmonie qui est pour nous rassurante et rayonnante. Ces objets sont des médiums. Ainsi Théophilos est-il un médium. Par lui nous sommes portés de plain-pied dans la nature de la chose grecque. Eschyle peut parler; nous savons sans déformation de quoi sont faits des héros assujettis au grand destin. Un peintre ayant « fait ses classes », qu'il soit grec ou parisien, me porte à un tout autre examen. Je me dis avec la méfiance utile: « voici un langage très particulier, très personnel, individuel ». Et j'aime ou je déteste. Ici, Théophilos n'est autre qu'un prisme taillé juste, et que me révèle non pas son petit drame à lui, mais la nature des choses. Sans ces médiums là, nos yeux commandant à nos cerveaux bourrelés du tumulte du temps, ne verraient-ils pas ces choses qui sont le fait même, dépouillé d'arbitraire, exact, émouvant, naturel.

Par Théophilos voici le paysage et les gens de Grèce: terre rose, pinèdes et oliviers, mer et montagnes des dieux, hommes baignant dans une sérénité périlleuse, propice aux sursauts aigus de l'âme. Nous voici, à niveau, au départ, nous voici éclairés, renseignés et émus devant cette matière si blonde prête aux imprévisibles éclats.



THEOPHILOS

LE GOLFE DE YERA AU PRINTEMPS



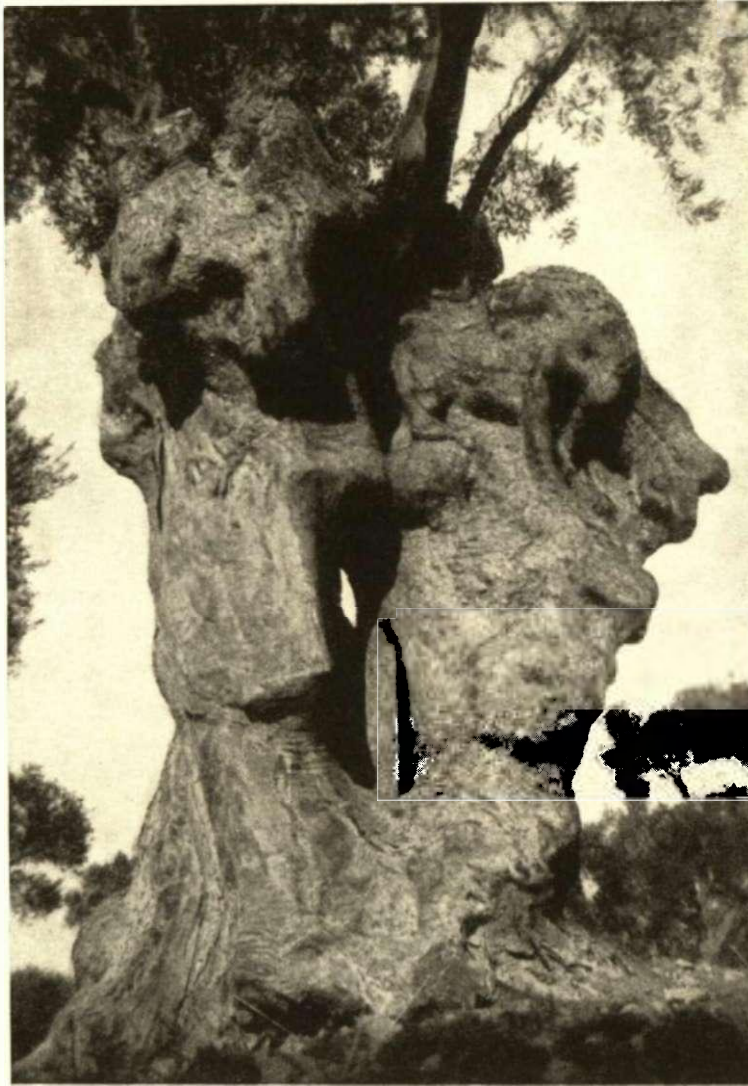
THEOPHILOS

LES MÉTÉORES

La terre grecque n'est pas seulement peuplée d'asphodèles et d'acanthes flamboyantes et précises.

Ses rivages sont couverts de tendres forêts de pins et de vigne grasse, ses sources élèvent des platanes surhumains comme des monuments, ses plaines secrètes protègent des orangers, ses montagnes s'enveloppent d'herbes aromatiques. La Grèce offre les vergers paradisiaques et familiers de ses grandes îles, de Corfou, de Lesbos ou de Crète, ceux de Thessalie et du Péloponèse. Nulle part aussi bien qu'en Grèce n'éclate l'humanité des arbres fruitiers, ces arbres d'une architecture délicate et sans éclat, aux branchages fins, aux troncs comme usés par la gestation, aux feuilles insignifiantes, plumes frisées du pêcher, cœurs pliés de l'abricotier, bouquets de mains du figuier, ces arbres dont les fruits tombent avec un bruit faible au bout d'un épanouissement silencieux.

Il y a aussi l'olivier, l'arbre sans ombre, l'arbre



Tronc d'olivier à Lesbos

Ph. Costa Coutzumbassis

Note sur les arbres

PAR E. TÉRIADE

branches maigres de jeunesse. C'est l'arbre de la durée.

Plusieurs oliviers à la fois, des milliers d'oliviers à la file parcourant les plaines, escaladant les collines, couronnant les montagnes ne forment jamais une forêt. Il n'y a pas de forêt d'oliviers de même qu'il n'y a pas d'ombre d'olivier, ni de forêt sans ombre.

Il y a des champs d'oliviers, comme il y a des champs de blé, et les champs d'oliviers traversés par la lumière prennent la couleur trouble, profonde et soyeuse de l'huile. Comme les champs de blé annoncent la couleur du pain.

parfait de la chaleur, parfait jusqu'à l'indifférence, qui déroule ses volutes de fumée brillante sous le ciel noir de l'Été.

Le vieil olivier de Grèce est un rouleau de gros carton déplié à demi, troué, boursoufflé, grotesque, porteur de blessures et de bosses, souvenirs de ses confrontations avec le vent. C'est un vieil animal doux qui laisse pousser sur son crâne trapu de petites



Ph. Elie Lothar



Ph. Elie Lothar



SANTORIN

Ph. Elle Lotar



SANTORIN

Ph. Elle Lotar

DERNIÈRE OLYMPIQUE

PAR MARGUERITE YOURCENAR

Il y a des victoires, et un tour de roue les transforme en défaites ; il y a des défaites, et la justice divine leur rend à la longue leur figure de victoires. Olympie, ville où l'on a pleuré, parce qu'on n'avait pas obtenu la couronne, où l'on a crié de joie, parce qu'on l'avait conquise, et où maintenant il ne reste à obtenir que l'approbation muette du silence, et le rameau que dispense au hasard la partialité du vent.

Une vallée douce comme une paume humaine, creusée par la ligne de cœur d'une rivière, la ligne de vie d'un fleuve, et où se bombe à l'est le Mont de Jupiter, que le soleil du matin franchit comme le disque lancé par un lutteur. Jadis, aux temps où la Grèce était une Inde encombrée, mais non accablée de dieux, une équipe de prêtres s'employaient ici à frotter d'huile la statue colossale de Zeus tenant dans sa main la Victoire. Ce monstre d'ivoire et d'or, c'est l'image parfaite de ce paysage pur, et l'on ne peut qu'admirer la similitude de l'idole et du lieu. Mais avant l'introduction du culte de Zeus, d'autres statues trônaient ici, des statues de femme : Héra aux yeux bovins, éternelle comme l'herbe, paisible comme les bêtes des champs. Le Zeus plus tardif n'est qu'un doublet barbu de cette grande femme douce. Comme dans l'un des poèmes les plus complets de Baudelaire, (qui a parfois atteint la Grèce des mythes, parce qu'il ne l'a point cherchée) nous sommes ici sur les genoux d'une femme divine. Les grands arbres pleins de fraîcheur et d'ombre ne sont que sa chevelure, où les oliviers mêlent des fils gris ; les cours d'eau sont ses veines ; le tourbillon des Victoires n'est qu'un essaim de colombes qui promènent sur elle des pattes roses. Puisque les victoires furent ici des oiseaux, les jeunes hommes n'étaient que des arbustes. Il n'y a pas métamorphose, mais identité. Et les quelques colonnes enracinées au cœur des choses s'étonnent de ne pas pousser des branches, comme les nymphes qui se changent en arbres, comme les garçons qui se changent en fleurs.

Les genoux de la Terre sont doux aux fruits, aux cœurs tombés. Il faut venir ici pour fondre la défaite et le triomphe dans un tout qui nous passe, mais qui sans nous serait incomplet. Entre la vie et la mort, entre la joie et son contraire, il y a lutte, trêve, et finalement accord. Accord, la flute d'un petit berger qui passe, paisant ses brebis noires, redit ce mot dans la langue du buis, la langue du roseau. Le secret le plus profond d'Olympie tient dans cette seule note pure : la lutte est un jeu, la vie est un jeu, la mort est un jeu ; la perte et le

gain sont des différences passagères, mais ce jeu réclame toutes nos forces, et, pour mise, le Sort n'exige pas moins que nos cœurs. Les héros grecs, enfants radieux, jouaient avec la mort comme on joue à marcher sur son ombre, le long d'une route, par un matin d'été, jouaient avec les Victoires comme avec des pigeons, avec des cygnes. Nous sommes ici à l'un des points de contact mystérieux entre la Grèce et la Galilée où un jeune homme épris des lys se promenait au printemps : « Si vous ne devenez pareils à des enfants... ». La Terre procréée, nourrit, endort sur ses genoux son fils Achille dont les pieds légers furent les osselets du Sort, son fils Pélops, son fils Alexandre qui fit du monde une piste olympique. L'acclamation des foules n'est pas plus vaine que le bruit des feuilles ; un corps qui s'écroule n'est pas plus tragique qu'un arbre qui tombe. La mort est tout au plus le ver innocent du beau fruit. Et l'arbre, et l'homme, et le ver s'insèrent dans la Nature, qui n'est elle-même que le corps des Dieux.

Le soir descend, aussi doré que l'a été le matin, que l'a été le plein jour. Les cimes se recueillent, acceptent la nuit avec la même confiance qu'elles acceptaient le soleil. Un peu de lumière stagne au fond de la vallée, comme un peu d'eau dans le creux d'une main fraîche. La nuit flotte, tissée d'or comme

une étoffe divine. L'obscurité ici est plus maternelle, plus fraternelle qu'amoureuse : la Grand'Mère se change en Bonne Vierge : Déméter devient Perséphone, Latone redevient Artémis. Les genoux terrestres se recouvrent lentement d'un velours étoilé ; le ventre inviolé révèle ses promesses d'astres. Le lait d'Héra coule dans la Voie Lactée, jailli d'une morsure au sein bleu. L'ombre où tout devient Ombre laisse à peine deviner, dans la palestra, la plus svelte des colonnes, un fût solitaire autour duquel les éphèbes jadis passaient le bras, comme autour d'une taille, et qu'on ne peut voir sans se souvenir d'Hippolyte. La vie, marâtre ardente, envoyait à Hippolyte des monstres qu'Hercule eût renversés de son souffle, mais que ne pouvait vaincre ce jeune homme-fille, ce jeune homme-fleur. Puis, fatale, rassurante, lunaire, la Mort venait comme une sœur le consoler de mourir : l'enfant s'endormait dans les bras d'Artémis. Il la devinait sans la voir, car les mourants ne font encore que deviner leurs Dieux. Et nous, qui sans cesse mourrons notre vie, nous n'avons pas non plus entrevu Artémis. Mais nous humons ici son parfum d'herbe et d'astre, et, couchés sous ce ciel, sous ces feux, nous tenons la nuit comme un pan de son manteau.



OLYMPIE

Ph. Ozenfant

UNE LETTRE INÉDITE DE LOUIS MÉNARD

Nous avons eu la bonne fortune de recueillir la lettre suivante de Louis Ménard, jointe à un exemplaire de sa thèse *La Morale avant les philosophes* (Paris, Firmin-Didot, 1860, in-8°) avec une dédicace d'envoi au peintre Henri Lehman. Nous sommes heureux d'en donner ici le texte inédit et intégral, en soulignant seulement, en signe de réserve respectueuse, les mots de la fin — *in cauda venenum* — qui révèlent chez son auteur, en dépit de sa haute intelligence, une simple illusion, plus digne de Winckelmann et de Cousin que du penseur des *Rêveries* d'un païen mystique, du « dernier apôtre de l'Hellénisme », comme le disait en son temps Maurice Barrès, lequel devait trouver le chemin de Damas et prendre la route de Sparte.

Charles MARTYNE.

Monsieur,

J'ai prié M. Aude de bien vouloir vous remettre un exemplaire de ma thèse sur la Morale avant les Philosophes. J'ai essayé de montrer dans cet ouvrage que la morale chez les Grecs était antérieure à tous leurs traités de morale. On peut dire de même que l'art, chez eux, est antérieur à l'esthétique puisque leurs artistes et leurs poètes ont voulu faire et ont fait de belles œuvres avant que Platon eût cherché à expliquer ce que c'était que la beauté. Le beau et le bien se confondent chez les Grecs. Ces deux idées, qui s'exprimaient par un seul mot dans leur langue sont, à mon avis, une conséquence nécessaire de leur religion. J'ai cherché à établir dans mon livre que c'était là précisément la forme sous laquelle ils connaissaient les Dieux.

Je ne crois pas cependant, qu'on doive faire intervenir le nom ou l'idée de Dieu dans une forme quelconque destinée à faire comprendre ce que c'est que la beauté, autrement il faudrait commencer par définir la notion du divin. Cette notion n'est pas la même chez tous les peuples et à toutes les époques, et, selon moi, c'est seulement de la conception religieuse particulière aux Grecs que dérive l'idée du beau comme l'idée du juste. Je dois avouer cependant que cette manière de voir m'est personnelle. On a même contesté l'étymologie que j'ai donnée du mot *θεος* d'après Hérodote, mais je la maintiens contre ceux qui se renferment dans le sanskrit et ne veulent pas en sortir.

Mon opinion d'ailleurs ne s'appuie pas seulement sur des arguments philologiques, mais sur tout l'ensemble de la théologie des Grecs, telle que je l'ai exposée dans plusieurs ouvrages et entre autres dans celui que je vous adresse. Vous trouverez dans un des chapitres un parallèle de l'art des Grecs et de leur morale ; en les comparant à d'autres peuples, notamment aux Égyptiens, j'ai montré que la manière toute spéciale dont les Grecs ont conçu les Dieux pouvait seule conduire à la notion du beau et du juste. S'il y a eu ailleurs qu'en Grèce quelque chose qui ressemble à de l'art et à de la morale, c'est à peu près comme les idées vagues qui peuvent flotter dans l'esprit d'un enfant ressemblent à celles d'un homme de génie. On en pourrait donner pour preuves entre autres que, dans l'histoire de l'art moderne, le véritable sentiment de la beauté semble avoir été réservé aux écoles qui ont pris l'art grec pour guide dans leurs études. Il en est de même dans la politique et dans la science, et il n'y a encore aujourd'hui de véritable civilisation que là où le souffle de la Grèce a passé.

La nature du beau que les artistes grecs ont réalisée dans leurs œuvres n'avait pas besoin d'être réfléchie et scientifique, l'art précède l'esthétique comme les langues précèdent la grammaire. Je crois qu'on peut admettre que Platon est le premier qui ait cherché à faire la théorie du beau. Cependant les nombres harmoniques de Pythagore font supposer qu'on pourrait remonter plus haut que Platon si les monuments originaux de l'ancienne philosophie des Grecs n'étaient pas perdus. Les opinions de Platon ne doivent pas être prises pour l'expression générale et complète de la pensée grecque, il y a une très forte part à faire au système individuel. La plupart des philosophes postérieurs ont écrit sur la beauté ; ce que dit Aristote se rapporte plutôt, autant que je puis me le rappeler, à la musique et aux œuvres littéraires, surtout au théâtre, qu'aux arts plastiques.

Parmi les modernes je crois que ce sont les Allemands qui ont le plus essayé d'approfondir l'idée du beau et de faire de l'esthétique une science.

Je vous avoue d'ailleurs que les formules données par les théoriciens ne me plaisent pas beaucoup. Parmi celles que je connais l'Unité dans la Variété est une des moins mauvaises ; cependant quand on dit qu'une étoffe est d'une belle couleur, il n'y a rien de varié là-dedans. L'appropriation d'un objet à ses fins ne me satisfait guère, autrement le plus beau monument de Paris serait la prison de Mazas, car aucun n'atteint mieux le but qu'on s'est proposé en la construisant. Je ne crois pas non plus que le beau soit la splendeur du vrai, car ce qui est beau n'est pas toujours vrai et ce qui est vrai n'est pas toujours beau. Je ne sais même pas si on peut donner une définition de la beauté ; les choses se définissent par le genre et la différence ; mais comment définir une idée générale ? Celle du beau nous est donnée par une faculté de même ordre que la raison et la conscience et qui n'a pas de nom en français ; faute de mieux on l'appelle le goût.

Le plus grand défaut des théoriciens est de n'être pas des artistes. En étudiant les statues et les temples de la Grèce, on connaît l'esthétique des Grecs bien mieux qu'en lisant Platon ; de même si on veut savoir quels sont les principes qui chez nous aujourd'hui guident ou doivent guider les artistes dans la recherche du beau, il est naturel d'interroger l'Académie des Beaux Arts qui représente l'Art Français au xx^e siècle.

Recevez, Monsieur, mes salutations affectueuses.

LOUIS MÉNARD.



Ph. Elie Lotar

LA STATUE ABANDONNÉE

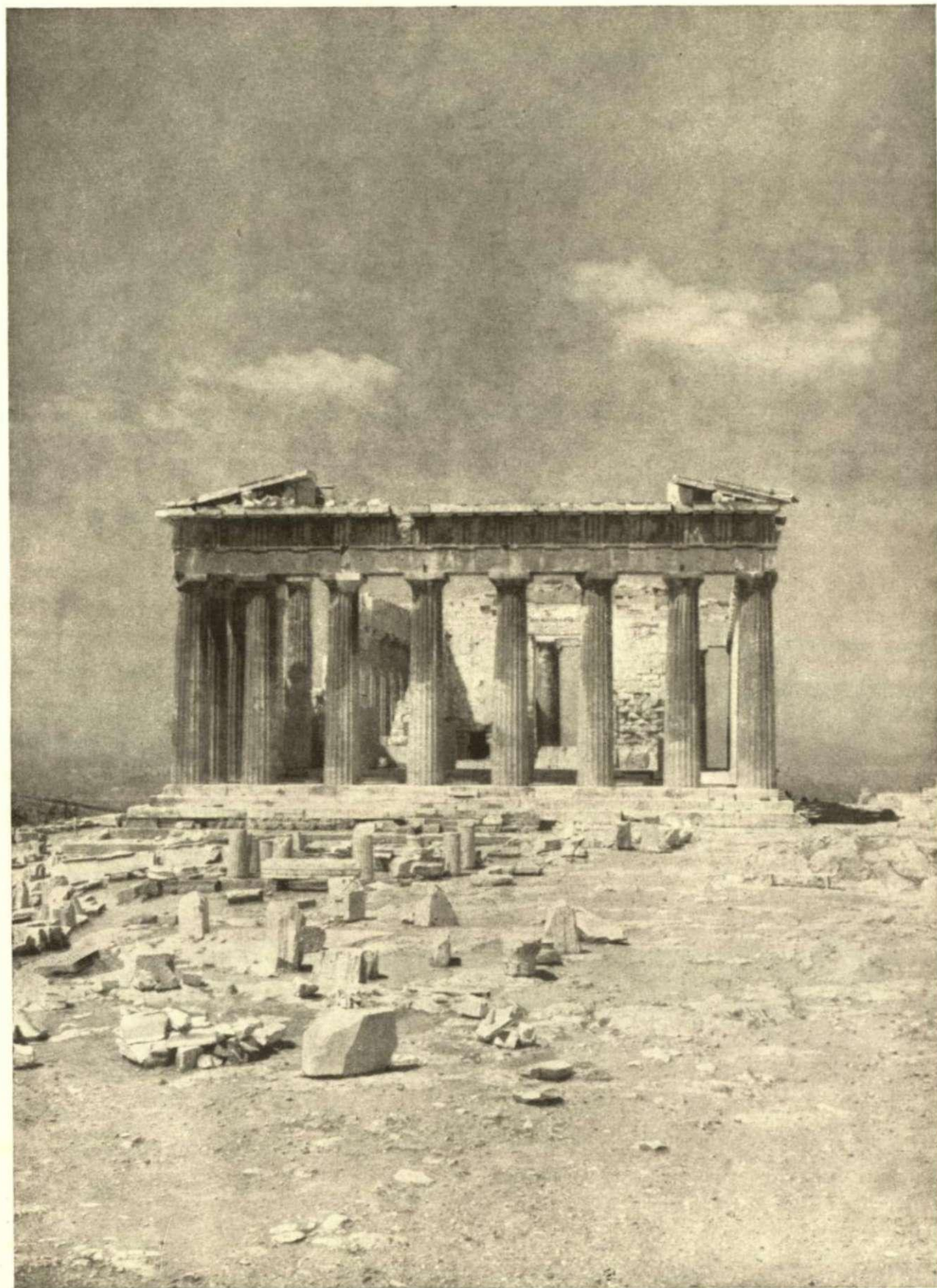
PAR ROGER VITRAC

Au sud de l'île de Naxos dans les Cyclades gît, abandonnée dans sa carrière depuis près de trente siècles, la statue colossale d'un dieu.

La divinité allongée dans son empreinte, face au ciel, propose un mystère analogue aux étranges et terribles figures de l'île de Pâques. Certains prétendent qu'elle était destinée au temple qui s'élevait sur l'îlot de Palati devant la ville de Naxie et qui était consacré à Dionysos. D'autres, qu'elle était vouée à Apollon, et que seuls son

poids et ses dimensions, l'empêchèrent d'enrichir de sa haute présence la divine Délos.

Saura-t-on jamais à quel culte elle était destinée, et quelles sortes de sacrifices elle aura épargnés en ne se dressant pas? La fissure qui la partage la rend touchante et presque humaine. C'est à ce défaut qu'elle doit sans doute d'être restée un géant parmi les hommes et de perpétuer en Grèce le dernier et le plus durable des Dieux indécis : celui de l'Abandon.



LE PARTHENON

Ph. Elie Lotar



MONT ATHOS

Ph. Ozenfant

COLONNES DE LA GRACE

PAR RENÉ SCHWOB

C'est d'un sens caché que frémit le Parthénon. Et c'est par lui seul qu'il réussit à nous toucher. Ce sens intime, cette parfaite harmonie où ne circule plus la riante louange des corps bien ordonnés, des porteurs d'offrandes, des athlètes et des jeunes filles, il nous les livre encore. Il rit encore. Mais non plus comme un temple vivant ; plutôt comme un témoignage pareil à celui de la Bible — à présent que ne les comprend plus le peuple qui s'en trouve chargé.

Deux témoignages qui se répondent : l'un, immobile dans la lumière qui danse autour de lui ; l'autre qui se déplace dans l'espace et le temps. Deux témoignages qui continuent d'être portés.

Cette grâce, au pied des colonnes du temple de Sounion, entre la terre, le ciel et la mer, il me sembla la ressentir aussi. Et nous avons bien le droit de nous réjouir du jeu qu'elles ont joué et qu'en dépit de leur mutilation elles jouent encore sans défaillance et sans regret — puisqu'elles n'ont rien perdu ici de leur beauté.

Le jeu avec la lumière ?

Mais voici qu'à présent le ciel s'assombrit. Et, toutes grises, elles jouent encore. La lumière les baigne ; mais elles ne dépendent pas de la lumière. Ce n'est à rien de créé que leur joie se destine. Ni à l'exaltation de l'homme, ni à celle des lieux qui les entourent. Il n'y a pas moyen de douter, pour peu qu'on les regarde avec amour, qu'elles témoignent d'un secret où la logique n'a que la plus faible part.

C'est l'adoration par la forme pure que ces quelques colonnes ont réussi à nous livrer. Jamais je ne m'étais douté que des colonnes fussent capables d'adorer. Les colonnes romaines n'adorent pas. Elles chantent vaniteusement la gloire des empires humains. Celles-ci n'ont pas souci de l'homme. Elles sont indubitablement consacrées. Et qu'importe que ce ne soit pas au Christ, puisque c'est à l'Amour que le Christ précisément allait incarner. Elles sont un peu comme les patriarches et les prophètes ; mais dans le marbre. Ce sont des pré-figures.

MUSIQUE GRECQUE

MUSIQUE MALE

PAR ANDRÉ CŒUROY

Ils ont découvert trois ou quatre fragments d'antique musique grecque — et ils croient la connaître. Ils ont bâti des théories sur trois ou quatre résidus d'un art quasiment *officiel* — quoi de plus officiel que cette *Première Ode Pythique* de Pindare, ces trois *Hymnes* de Mésomédès, ces deux *Hymnes apolloniens* de Delphes, cette *Inscription funéraire* de Seikilos, ce premier *stasimon* de l'*Oreste* euripidien ? Ils ont, les Reinach, les Gevaert, les Bellermand, excité là-dessus leur vieille science. Ils y ont accroché leurs barbes. La marque grecque n'apparaît plus, dans leurs histoires et leurs traités, qu'avec du vieux poil au menton. Ils leur ont coupé le poil ailleurs. Pendant qu'ils y étaient, ils lui ont coupé les génitoires.

Ils ne lui ont laissé que des mots sans vie : forminx, magadis, pandore, nabla. Images plates pour dictionnaires. La flûte grecque ne sait que soupirer pour l'eunuque Samain. Étaient-ce des soupirs qu'elle poussait, avec son cortège de tambours aigus et de castagnettes aigres, dans le rut des mystères d'Eleusis, des fêtes de Dionysos, des Panathénées, des jeux olympiques, pythiques, isthmiques, néméens ? La musique grecque et ses instruments sont solidement liés au corps de l'homme, à la puissance physique, à la beauté du geste et du sang, à la vie. *αυλός*, cette flûte qui « soupire », c'est pour Homère un « jet de sang », — pour Aristote,

le vaisseau sanguin qui relie le cœur à l'aorte, — pour Lycophron de Chalcis, c'est, chose admirable, le « parcours du stade » où l'on est nu, où l'on est homme. *σῦριγγή*, la flûte de Pan, n'est pas moins gorgée de violence : elle est chez Sophocle la « veine sanguine », — chez Aristote elle est « les bronches », — chez les naturalistes, la trompe de l'éléphant.

C'est cela la sérénité grecque ? Oh la la. Gravité olympienne ? Quelle blague. Des gens qui crient en cadence, qui frappent des chaudrons. Crier, frapper : source éternelle de toute musique. Le seul mot *ἄγχι*, donne toute la gamme du cri au chant : cri de guerre dans l'*Iliade*, cri de douleur dans les *Perses*, cri de joie dans les *Bacchantes*, bruit des crotales dans les *Hymnes homériques*, bruit des flûtes chez Plutarque, bruit des chants chez Pindare. La lyre, la poétique

lyre, n'est pas caressée : elle est violemment frappée de l'archet, et il y a un mot pour ce son et ce geste : *κροτητός*, fils de *κροτεῖν*, qui est l'acte de faire résonner en frappant, cousin de *κρόταλον*, la métallique.

La musique grecque n'a jamais été du soupir ni du « classique ». Elle a été ce que sont les musiques primitives : du crié, du lancé, du frappé, du sauvage. Connaissez-vous ces pages terribles — batterie obsédante, chœurs haletants — que Darius Milhaud a écrites pour les *Choéphores* ? La voilà, la musique vivante, celle que nous cache la barbe des vieux savants.



CLOCHE A ITHAQUE

Ph. Raymond Raynal

AU
FRONTON DE
LA MER AVEC LES DIEUX
ET LA LUMIÈRE LE PLUS BEAU
DES PRINTEMPS LES PLUS BELLES
PAQUES DANS LE PLUS BEAU PAYS DU MONDE

La Croisière Classique en Grèce

Printemps 1936

aura lieu à bord du

C H A M P O L L I O N
des Messageries Maritimes

sous le patronage de S. E. M. N. Politis, Ministre de Grèce à Paris, de la Direction des Musées Nationaux et de l'École du Louvre, de la Société des Amis du Louvre et du journal *le Jour*.

du 7 avril au 27 avril

MARSEILLE, PALERME, CORFOU, KATACOLO, OLYMPIE, GYTHION, MISTRA, SANTORIN, SYRA, ATHÈNES, NAUPLIE, ÉPIDAURE, MYCENES, DELOS, MYCONOS, SMYRNE, PERGAME, EPHESE, PATMOS, KALYMNOS, RHODES, CRÈTE, SYRACUSE, MARSEILLE

Pour tous renseignements s'adresser aux bureaux du « Voyage en Grèce », 4, rue de l'Echelle, Paris (1^{er}). Téléph. : Opéra 61-21

Le 3^e Congrès International de Pathologie comparée aura lieu à Athènes du 15 au 18 Avril.

Les Escales d'Ulysse auront lieu au mois de Juillet-Août, à bord du S/S Hellas.

Le Voyage des Argonautes aura lieu au mois de Juin

Pour tous renseignements s'adresser : aux bureaux du « Voyage en Grèce », 4, Rue de l'Echelle, PARIS-1^{er}. Téléph. : Opéra 61-21

LES HOTELS LAMPSA

“ La Grande Bretagne ”
“ Le Petit Palais ”

ATHÈNES

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT HELLÉNIQUE

Direction Générale : 5, Rue du Trois-Septembre

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : CHEFERÉTAT

EN EXPLOITATION

LIGNES PRINCIPALES

a) Lignes normales : 1291 kilomètres
LE PIRÉE-ATHÈNES-THESSALONIKI-GHEVGHELI
THESSALONIKI-FLORINA-KRÉMENIA
THESSALONIKI-ALEXANDROUPOLIS

EMBRANCHEMENTS :

INOI-CHALKIS, LIANOGLADI-LAMIA-STYLIS
b) Ligne étroite (0,60) : 67 kilomètres
SARAKLI-STRAVROS

RELATIONS INTERNATIONALES

Wagons-lits directs
ATHÈNES-PARIS via TRIESTE, MILAN, LAUSANNE
(tous les jours)
ATHÈNES-PARIS via VIENNE, ZURICH
(trois fois par semaine)
ATHÈNES-PRAHA-BERLIN (trois fois par semaine)
ATHÈNES-VIENNE (une fois par semaine)

Une Fabrique Modèle pour l'Industrie des Cigarettes en Grèce

“ Papastratos Cigarette Manufacturing C° ”

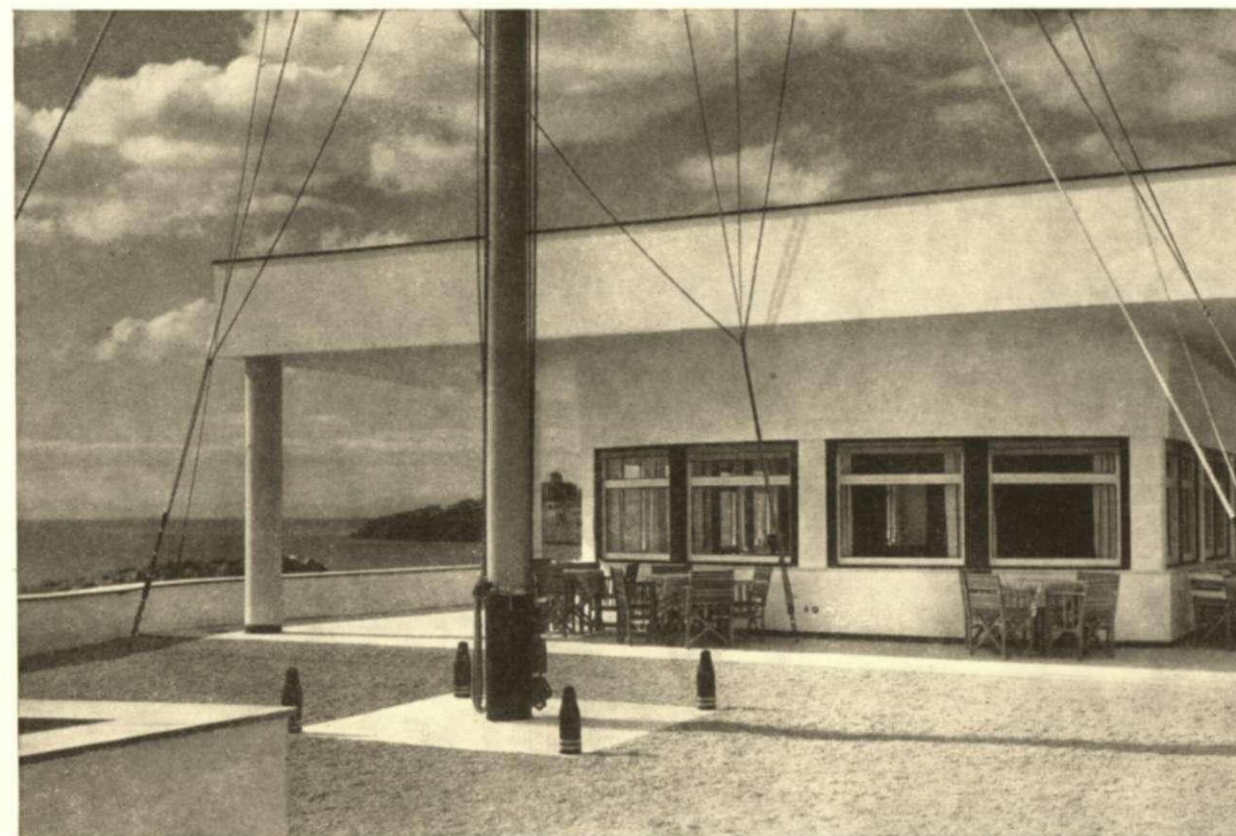
LE PIRÉE

La Fabrique la plus moderne, au point de vue technique, dans le monde entier

VISITEURS EN GRÈCE !

Fumez les Cigarettes “ Papastratos-Hellas ”. Elles sont fournies aux plus grandes Régies de l'Europe. Elles sont importées dans presque toutes les capitales du monde. Elles sont fabriquées avec des tabacs de meilleur choix.

Visites à la Fabrique du Pirée admises de 10 heures à 12 heures et de 2 heures à 4 heures - Pour le Samedi de 10 à 12 heures



LE NOUVEAU YACHTING-CLUB D'ATHÈNES

BANQUE D'ATHÈNES

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1893
SIÈGE SOCIAL : ATHÈNES

109 AGENCES EN GRÈCE — 6 AGENCES A L'ÉTRANGER (ANGLETERRE, ÉGYPTÉ, CHYPRE)
BANQUE AFFILIÉE AUX ÉTATS-UNIS

NEW-YORK, N. Y. THE BANK OF ATHENS TRUST C^o
205, West 33rd St.

CORRESPONDANTS DANS TOUTE LA GRÈCE
ET LES PRINCIPALES VILLES DU MONDE

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE AUX MEILLEURES CONDITIONS

BANQUE POPULAIRE

Société anonyme fondée en 1905

SIÈGE A ATHÈNES : BOULEVARD DE L'UNIVERSITÉ
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : "POPBANK" POUR LE SIÈGE CENTRAL ET TOUTES SES SUCCURSALES
DIRECTEUR GÉNÉRAL : DENYS LOVERDO

SERVICE DES ÉTRANGERS : ÉMISSION DE "TRAVELLERS CHÈQUES" — LETTRES DE CRÉDIT
LOCATION DE COMPARTIMENTS DE COFFRES FORTS — RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

SUCCURSALES : LE PIRÉE — SALONIQUE — JANINA — LAMIA — AEGHION (Vostitza) — PATRAS — VOLO — LARISSA — CANDIE (Crète) — SERRES
— CORRESPONDANTS AUX PRINCIPALES VILLES DE L'ÉTRANGER ET DE LA GRÈCE —

BANQUE OTTOMANE

FONDÉE EN 1863
Capital : 10 millions de livres sterling dont la moitié versée

PARIS, 7, rue Meyerbeer
ISTAMBUL, Galata-Yenicami-Beyoglu
MARSEILLE, 38, rue Saint-Ferréol
LONDRES, 26, Throgmorton Street E. C. 2
NICE, 13, place Masséna
MANCHESTER, 56-60, Cross Street

TURQUIE — ÉGYPTÉ — PALESTINE — PERSE — MÉSOPOTAMIE — CHYPRE

FILIALE POUR LA GRÈCE :

BRITISH FRENCH DISCOUNT BANK Ltd

LE PIRÉE, 40, boulevard Miaoulis
SYRIE, Banque de Syrie et du Grand-Liban
ATHÈNES, 26, boulevard de l'Université
YOUGOSLAVIE, Banque Franco-Serbe
SALONIQUE (Agence de la Banque Ottomane)
ROUMANIE, Bank of Roumania Ltd

Pour leurs lettres de crédit et leurs accreditifs, les voyageurs en Grèce trouvent toutes facilités aux meilleures conditions, à la

BRITISH FRENCH DISCOUNT BANK Ltd

Ainsi que toutes autres opérations de banque : achat de monnaies et de devises, ordres de bourse, location de coffres-forts (Fichet).

Pour se rendre en Grèce :

COMPAGNIES DE NAVIGATION DESSERVANT LA GRÈCE
ET LA MÉDITERRANÉE ORIENTALE

Services Maritimes Helléniques :

THE HELLENIC COAST LINES C^o Lt^d

Immeuble des Chemins de fer électriques helléniques, LE PIRÉE

DÉPARTS RÉGULIERS BI-HEBDOMADAIRES DE BRINDISI

POUR SANTI 40 — CORFOU — PATRAS — LE PIRÉE

Tous les Lundis et Jeudis à 5 heures p. m. : S/S « MACEDONIA » et « FRINTON »

DÉPARTS RÉGULIERS DU PIRÉE A L'ÉTRANGER

Pour BRINDISI, tous les Mardis et Samedis — Pour ALEXANDRIE, tous les Mardis

Pour CHYPRE, SYRIE, PALESTINE, PORT-SAID, ALEXANDRIE, tous les Samedis

DÉPARTS RÉGULIERS QUOTIDIENS DU PIRÉE

pour les principaux ports de la Grèce et départs fréquents pour les autres ports et îles de la Grèce

MESSAGERIES MARITIMES

Départs réguliers de Marseille

ANGLO EGYPTIAN MAIL LINE

Départs de Marseille

YOUGOSLAVISKY LLOYD

Départs de Trieste

JADRANSKA PLOVIDBA

Départs de Sussak

LLOYD TRIESTINO

Départs de Venise et de Brindisi.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS ET ÉMISSION DE BILLETS S'ADRESSER AUX BUREAUX
DU « VOYAGE EN GRÈCE »

4, RUE DE L'ÉCHELLE, PARIS - I^{er}. Téléphone : OPÉRA 61-21

